historiens. Il est remarquable pour les recherches, pour l'abondance des documents, et enfin pour la perfection du travail.

On comprendra facilement l'abondance des documents et leur intérêt, quand nous dirons que cet ouvrage comprend d'abord près de dix plans de la ville et des environs à différentes époques, ensuite des vues des plus anciennes constructions, et enfin des notes nombreuses et des légendes pleines de détails importants.

* *

Ainsi, quant aux plans de Montréal, nous avons d'abord six époques principales de la ville jusqu'à la conquête :

1o.	Montréal en 1642.
2o.	— — 1658.
3o.	— — 1673.
4o.	— — 1688.
5o.	— — 1724.
6o.	— — 1760.

Nous voyons donc Montréal à sa fondation, à ses premiers accroissements sous M. de Maisonneuve, à son développement merveilleux de 1670 à 1700, sous M. de Frontenac. Enfin le progrès réalisé depuis 1720 jusqu'à 1760, époque de la conquête.

Ces plans sont exécutés d'après les documents les plus positifs ; ils sont indispensables pour bien connaître l'histoire de Montréal ; enfin, ils sont accompagnés d'indications sur les propriétaires des premières constructions, de légendes, de dates, etc., etc.

L'on voit dans ces dessins quel était l'aspect du territoire de Montréal lorsque M. de Maisonneuve vint y débarquer, au mois de mai 1642.

On voit ensuite, dans un plan plus particulier, quel était l'emplacement et la forme du premier fort, avec les dimensions de la chapelle et des bâtiments d'habitation.

Ensuite on passe aux commencements de la ville, avec quarante maisons, bien bâties, aux murailles épaisses, garnies de meurtrières, isolées pour la culture des jardins, mais assez rapprochées pour se défendre les unes les autres.

Ensuite on peut connaître le site et l'importance des redoutes, élevées de distance en distance, pour protéger au loin les travailleurs répandus dans les champs.

Nous avons, au plan de l'année 1688, le tracé des rues, tel qu'il avait été établi par M. Dollier de Casson, quelque temps auparavant. Le nom des rues est mentionné avec leur indication : rue Notre-Dame et rue Saint-Joseph, en l'honneur des protecteurs de la ville et du pays ; rue Saint-Jacques, en l'honneur de M. Jacques Olier, etc., etc.

* *

Outre les plans, nous voyons en ce répertoire les dessins des principales constructions : des vues du premier fort, de la résidence de M. de Maisonneuve, de la première église paroissiale, de la première chapelle de Bonsecours et de la chapelle de Ste-Anne, à la Pointe-Saint-Charles.

Ensuite les communautés : l'Hôtel-Dieu, le Séminaire, la Congrégation de Notre-Dame, la résidence des Jésuites, celle des Récollets, etc., etc.

Puis le palais de l'intendance, la citadelle, le fort de la Montagne, le château de Vaudreuil.

* *

Nous pourrions encore mentionner bien d'autres indications et donner une idée des notes et des légendes qui les accompagnent, mais nous croyons en avoir dit assez pour attirer l'attention du public sur un travail aussi important ; il nous reste à parler de l'exécution.

Elle est parfaite. M. Morin est un dessinateur consommé pour ce genre de travail. Ses plans ont la perfection de la gravure la plus habile. Il y a en particulier un panorama de la ville qui vaut un tableau : les bois, les prairies, le cours de la petite rivière et l'île qui se trouve à l'embouchure de ce petit cours d'eau, sont exactement indiqués dans cet ensemble.

Les jardins et les maisons sont très bien représentés ; les arbres de la forêt sont exécutés avec le plus grand soin, comme dans un paysage ; ceci, en particulier, mérite d'être reproduit par la peinture et pourrait faire l'ornement de nos plus belles demeures.

En terminant remarquons qu'au point de vue de l'utilité présente, ce travail est encore très intéressant. Ces différents progrès de Montréal sont utiles à connaître pour les agrandissements de l'avenir.

Actuellement le pays prend des accroissements considérables ; l'on voit des lieux jusque là inhabités, se couvrir de demeures et de bâtisses d'exploitation ; enfin l'on peut même présager que les points extrêmes du désert deviendront bientôt le centre de nombreux villages et même de nouvelles villes comme au Saguenay, au St-Maurice, à la Rivière du Nord, à la Petite Nation, etc., etc., etc.

En de telles circonstances on aimera ces recherches du passé qui viennent nous rappeler comment se sont formées autrefois les principales villes du Canada, et

c'est ce que nous trouvons en particulier par rapport à Montréal dans cet ouvrage si intéressant.

Nos ancêtres sont arrivés dans ces forêts inextricables qui occupaient le site de Québec, des Trois-Rivières et de Montréal. Ils ont déblayé le sol, ils ont éclairci les bois, ils ont nivelé les terrains, comblé les vallées, détourné le cours des ruisseaux et ils ont établi de grandes et riches cités. Or, nous voyons maintenant la même œuvre ; nos pionniers sont répandus dans toute l'étendue du Nord, depuis le Saguenay jusqu'à Ottawa : ils déblayent le sol, coupent les bois, comblent les aspérités du territoire et le préparent pour des cités qui commenceront comme des villages et peuvent devenir des villes comme St-Jérôme, qui n'a pas mis vingt ans à atteindre ce résultat.

Telles sont les réflexions que nous avons faites en parcourant les phases des accroissements de Montréal dans le recueil de M. Morin. Nous ne pouvons trop le féliciter de ses recherches, de la perfection de son œuvre, et enfin de l'opportunité de la publication en ce moment.

X.

PROPOS DU DOCTEUR

ENCORE LE SUICIDE

Notre savant collègue, le docteur Paul Moreau (de Tours), nous envoie le remarquable article qu'il vient de consacrer au "suicide" dans le nouveau dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques. L'auteur insiste avec raison sur l'hérédité nerveuse et mentale du suicide, hérédité sur laquelle Voltaire est le premier qui ait attiré l'attention. Depuis ce grand génie, tous les observateurs et tous les aliénistes ont signalé un nombre prodigieux de faits se rapportant à l'hérédité du suicide. L'automatisme de l'hérédité se manifeste ici pleinement, puisque, dans une même famille, c'est, presque toujours, au même âge et de la même manière (pendaison, strangulation, précipitation), que la mort volontaire se reproduit, d'une manière fidèle, fatale plutôt. Quelquefois pourtant la tendance à la "self destruction" se transforme, sous la magique baguette de l'hérédité, en tendance homicide.

Nous avons, ici même, insisté à plusieurs reprises sur l'augmentation constante du chiffre des suicides : à mesure qu'augmentent l'instruction, l'éducation, la civilisation, en un mot, — la lutte pour la vie devient de plus en plus pénible ; de plus en plus l'esprit humain, détaché des superstitions religieuses et métaphysiques, rêve de s'évader de l'existence, du moment qu'elle n'est féconde qu'en privations et en tourments. Le suicide *maniaque* est rapide et violent. Le suicide des mélancoliques est calme, d'une exécution lente et (pour ainsi dire) astucieuse. Le suicide *ancien* consiste en une envie instructive, irrésistible, obsédante, de se donner la mort. Le suicide *automatique* est une impulsion aveugle et non motivée, produite subitement, chez certains *nerveux*, par la vue d'un couteau effilé, la promenade au bord d'un abîme, etc. Cette forme de suicide tient du vertige, et s'observe fréquemment chez les épileptiques.

La jalousie et l'amour, ces deux plus violentes passions de la cervelle humaine, engendrent souvent la manie du suicide et le *suicide à deux*, fréquent dans les grands centres.

Souvent, l'exécution de l'acte est précédée de tristesse, d'inquiétude, de libations alcooliques, d'écrits de diverse nature, de tentatives antérieures. Mais il arrive souvent aussi que l'acte est brusque et n'est précédé d'aucun symptôme. En médecine judiciaire, il est très important de ne négliger aucun de ces faits pour l'instruction. Les suicidés par armes à feu se reconnaissent par des vêtements sans désordre, la possession de l'arme, la distance du coup, la direction de la plaie et la partie du corps frappée, la position respective de l'arme et du cadavre ; le charbonnage des plaies et les brûlures des vêtements indiquent que le coup a été tiré à bout portant. Toutes les victimes de ce mode de suicide (à part de rares exceptions) ont l'habitude des armes à feu et tirent dans leur bouche ou dans la région du cœur.

Les suicides par instruments tranchants survivent ordinairement assez pour indiquer qu'ils sont les propres auteurs de leur meurtre. Leurs plaies sont ordinairement uniques, faites au rasoir, dans la région du cou, elles affectent une forme et des caractères bien différents des plaies homicides.

Parmi les modes de suicides les plus employés, il faut citer, en première ligne, la strangulation ; puis, viennent la submersion, l'emploi des armes à feu, des armes blanches (Angleterre), le poison (Irlande), l'asphyxie par le charbon (Paris). L'homme se pend, se brûle la cervelle, se coupe le cou ; la femme se noie, s'empoisonne, s'asphyxie, se précipite. Les bûcherons, les bergers et les charbonniers campagnards s'étranglent. Les filles publiques, mendiants, vagabonds se noient. Les portefaix, voituriers, bateliers se pendent.

Parmi les divers cultes, les juifs sont naturellement ceux qui se tuent le moins ; les protestants sont ceux

qui se tuent le plus. Dans les maisons d'arrêt, les suicides sont du double plus nombreux que dans les prisons centrales. D'après M. de Guerry, c'est dans les quatre premiers jours de la semaine que les morts volontaires sont les plus nombreuses, et le *minimum* tombe le samedi, jour de la paie : preuve que la question sociale a une influence primordiale sur le suicide ! Quant aux heures, il y a, pour la France, accroissement à partir de quatre heures du matin, diminution de onze heures à trois heures, recrudescence marquée de quatre à cinq, et nouvelle diminution jusqu'à onze heures.

Paris est (nous l'avons déjà dit et répété) la capitale du suicide ; mais les étrangers y ont une part de 5 à 6 p. 100 dans la statistique, d'après le livre de Legoyt : ce qui est à considérer...

Ces intéressants documents figurent avec ordre dans l'article malheureusement trop court du Dr Moreau. Nous ne discuterons pas sur les remèdes à apporter à la mort volontaire. Le docteur Moreau, partisan des mesures législatives (préconisées par Faustin Hélie et Chauveau) est, sur ce point, d'un avis diamétralement opposé au nôtre, car nous considérons l'augmentation des suicides comme une des conséquences *fatales* d'une situation économique à reviser... et, comme un des modes d'élimination indispensables d'un grand nombre d'épaves et (disons-le) de bien des martyrs de notre état social contemporain.

Dr E. MONIN.

L'HISTOIRE D'UN MANUSCRIT

Me voici de retour en Angleterre !

Je crois que toute ma vie, depuis mon adolescence, mon désir le plus ardent a été d'explorer des pays inconnus. J'ai, par plaisir, parcouru toute l'Égypte ; j'ai suivi le cours du fleuve célébré par Hérodote ; j'ai traversé l'Abyssinie longtemps avant que le roi Théodore n'ait fait parler de lui, et j'ai failli naviguer sur le Yang-tse-Kiang depuis la mer jusqu'à sa source, quelque part dans l'Asie-Centrale.

Mais voilà que j'ai fait bien autre chose. Voilà que je suis un vrai découvreur ; j'arrive avec des connaissances infiniment précieuses, arrachées aux marais et aux déserts sablonneux de la Perse. Layard s'est fait un beau nom par ses découvertes antiques à Ninive ; Smith, du Musée britannique, s'est rendu célèbre en recherchant les origines de la Bible, en campant dans le véritable Paradis Terrestre ; monsieur Botta, je le savais, s'est acquis une renommée européenne par la découverte qu'il a faite à Ninive des inscriptions cuneiformes. Sachant tout cela, je me décidai, dix ans avant la date de ce récit, à abandonner mes voyages d'agrément, et à entreprendre une seule exploration, mais une exploration sérieuse, qui augmenterait la somme des connaissances scientifiques et ferait connaître aux âges futurs le nom de son auteur, avec les autres noms célèbres du dix-neuvième siècle.

Où, me suis-je dit, on a ressuscité Babylone et Ninive ! Mais il est une autre capitale de l'ancien monde dont le lecteur ordinaire a à peine entendu parler et qui, peut-être, surpasse les deux autres en magnificence, une ville connue de ceux qui ont étudié Hérodote et Polybe, mais dont le site était encore un profond mystère, que j'avais résolu de pénétrer en retrouvant cette capitale de l'ancienne Médie avec ses sept enceintes et son palais — le palais du juste mais sévère Déjocès, un des plus grands souverains historiques — dont les tuiles étaient d'argent et dont les colonnes étaient d'or massif. J'étais donc parti, dix ans auparavant, pour aller retrouver Ectabana, et voilà que je revenais en Angleterre, heureux vainqueur — je le croyais du moins — dans le combat contre l'oubli, le sable et la désolation.

A première vue, le chemin de fer Chatham et Douvres, ne paraît avoir aucune relation avec les anciennes monarchies assyriennes ; mais ce jour-là, après avoir posé mon pied sur le quai de la gare Victoria, je plaçai tous mes trésors Mèdes, Perses et Assyriens dans un char à bagages ordinaire et dans un wagon de première classe de cette ligne bien connue. Le char à bagages contenait mes boîtes, mes caisses, mes sacs et mes grandes malles remplies non seulement de mes hardes mais de toutes les reliques que j'avais cru devoir emporter des régions du Sigris. Et dans le char de première classe se trouvait — outre ma savante personne — mon manuscrit, qui était le journal écrit jour par jour, de toute ma vie d'explorateur pendant les huit années que j'avais passées en Perse ; tout mon travail y était raconté, toutes mes découvertes y étaient consignées. Ce manuscrit formait une masse de papier considérable et je l'avais tellement enveloppé qu'on aurait dit une momie d'enfant importée de la terre de l'Ibis sacré.

J'avais traversé l'Europe en grande hâte après être débarqué à Brindisi en arrivant d'Alexandrie. J'avais la fièvre tant j'avais hâte de compléter ma tâche, de placer le résultat de mes patients travaux entre les mains d'un éditeur anglais compétent. L'imprimerie devait être pour moi la route vers l'immortalité, je le